

L'obsession de Lara contrebalancée par le regard du cinéaste

Une chaleur émane du film de Lukas Dhont, qui a abordé le rêve de métamorphose de l'adolescente par son quotidien

GIRL ■■■■

Sélectionné en 2018 à Un certain regard et reparti de Cannes avec la Caméra d'or, la Queer Palm et un Prix d'interprétation pour son acteur Victor Polster, Girl poursuit sa route à travers les festivals internationaux sans jamais oublier de rafler un prix. Cet engouement ne se limite pas à un effet de mode lié à son sujet : l'histoire de Lara, 15 ans, qui rêve de devenir danseuse étoile, mais, surtout, de devenir une femme, car Lara est née garçon. Avec le soutien de son père, la jeune adolescente entame un traitement hormonal contraignant et attend avec impatience de pou-

voir être opérée. Mais les effets du traitement tardent à arriver : Lara prend son mal en patience, tout en supportant de moins en moins la présence, entre ses cuisses, d'un organe génital qu'elle met tout en œuvre pour oublier.

Déjouant largement toutes les attentes liées au traitement d'un tel sujet, le jeune cinéaste Lukas Dhont s'est astreint à la plus grande des douceurs pour filmer son héroïne. Et c'est ce qui étonne au premier abord, de voir que l'entourage de Lara est compréhensif et la considère comme une fille, que son père (le très juste Arieh Worthalter) l'encourage. Bref, que la violence ne vient pas du monde extérieur. Girl échappe à l'écueil du film à thème dont la problématique

que engloutirait tout sur son passage. Bien au contraire, Dhont a le souci de restituer les journées et les gestes ordinaires, de filmer de merveilleuses scènes d'intimité familiale, de complicité entre un père et ses enfants. Le rêve de métamorphose est pris dans les filets de la quotidienneté et c'est ce qui le rend si crédible, si juste.

S'extirper de son enveloppe

Une chaleur émane de tous les plans, amplifiée par le travail sur la lumière. Chaleur de l'environnement et chaleur du regard du cinéaste, contrebalancés par l'obsession de Lara et l'infinie exigence qu'elle impose à son corps par la pratique de la danse classique. Avant d'enfiler son justaucorps,

Le Monde

elle étouffe son sexe sous des bandes de Scotch et ressort de chaque cours les pieds ensanglantés. Le soir, Lara se scrute dans le miroir, dans l'attente fébrile d'une poitrine qui tarde à pousser. Elle réclame à son corps plus qu'il n'est capable de lui offrir, et c'est ce conflit intérieur qui percera de sa violence la surface du film.

Lara ne coïncide pas avec son corps, elle est comme enfermée dedans. Cette suffocation muette, Dhont la filme sans complaisance et parvient à aller au-delà de son sujet pour suggérer tout un faisceau de thèmes : la puberté, l'entrée dans l'âge adulte, l'angoisse de la sexualité, la haine de son propre corps et cette volonté de le faire disparaître, de l'alléger par la

discipline la plus sévère. Il y a, dans les belles scènes de danse filmées en caméra portée, le rêve de déjouer la pesanteur, de s'extirper de son enveloppe charnelle.

L'acte extrême auquel sera finalement amenée Lara, bien loin d'évoquer un coup de force censé nous sidérer, touche d'autant plus que le surgissement de cette violence est filmé avec douceur. Par cette tendresse constante du regard, Lukas Dhont parvient à ne jamais voler les actes et les tourments de son héroïne. Ventriloque d'aucun discours, Lara ne représente qu'elle-même. La grande intelligence de Girl consiste à laisser vivre l'adolescente et à être entièrement rivé à sa vie, à son corps. Et d'abord au corps de celui qui

incarne Lara, Victor Polster, jeune danseur de 16 ans sidérant de magnétisme et à qui Dhont offre son premier rôle. Son corps, mouvant, instable, se trouve à la lisière de toutes les oppositions : adolescent et adulte, masculin et féminin, sensuel et excessivement discipliné. Ce miroitement permanent, l'agréable trouble provoqué par cette perpétuelle ambiguïté font de Victor Polster une puissante apparition cinématographique. Un corps qui, plan après plan et par sa seule présence, déploie à lui seul une histoire. ■

MURIELLE JOUDET

Film belge de Lukas Dhont. Avec Victor Polster, Arieke Worthalter, Valentijn Dhaenens (1h45).

Les premiers pas de trans

20
minutes

Drame Lukas Dhont raconte l'histoire d'une jeune danseuse résolue à échapper à son corps masculin dans «Girl», une œuvre magnifique



Universum / Mienuet

Le comédien et danseur belge Victor Polster incarne Lara, 15 ans.

Ne pas attribuer la Caméra d'or 2018 et le prix d'interprétation de la section Un certain regard à Girl, qui a aussi reçu la Queer Palm et le prix de la Critique internationale, aurait relevé de la faute professionnelle à Cannes. Le réalisateur belge Lukas Dhont et son acteur, Victor Polster, font un sans-faute pour raconter l'histoire d'une danseuse classique cherchant à échapper à son corps de garçon. Lara, l'héroïne de 15 ans, doit patienter et danser en attendant l'opération qui la libérera définitivement.

La décision de Lara est montrée comme une chose naturelle, acceptée par son entourage, notamment son père compréhensif joué par Arieh Worthalter. Les deux scènes où elle

affronte un petit frère peste et des camarades cruelles marquent d'autant plus. «Les réactions des autres m'importaient moins que son parcours à elle, que je trouve d'un courage inouï», précise le réalisateur.

«Je voulais la faire exister»

Girl ne serait pas aussi fort sans la présence de Victor Polster, danseur de son état. Ce jeune homme de 16 ans a pris à bras-le-corps le rôle de Lara. «Je voulais la faire exister, bien que son histoire ne soit pas la mienne», explique-t-il à *20 Minutes*. Cette jeune femme remarquable reste longtemps dans l'esprit du spectateur tant le réalisateur et le comédien communiquent leur amour à son égard.

Caroline Vié



Girl

de Lukas Dhont

Le trajet psychique d'une jeune danseuse classique en transition M to F.
Un portrait sensible et habité porté par l'extraordinaire Victor Polster.

QUAND COMMENCE LE PREMIER FILM du réalisateur belge **Lukas Dhont**, une ado qui a déjà l'apparence d'une fille (cheveux longs, vêtements féminins) et a choisi de s'appeler Lara est en train progressivement de changer de sexe grâce à un traitement hormonal très strict, en attendant le moment où elle pourra être opérée et débarrassée des organes génitaux masculins dont la présence lui est insupportable. Mais là où le scénario se corse, c'est que Lara veut également devenir danseuse classique professionnelle : elle en a les capacités et surtout la volonté. Ce portrait naturaliste, factuel, cru, d'une adolescente transgenre en quête de réussite professionnelle est une réussite à plus d'un titre (couronnée notamment par la Queer Palm et la Caméra d'or à Cannes cette année).

Le premier talent du film est d'éviter les poncifs. Le père de Lara (il n'y a pas de mère) soutient totalement son enfant. Les professeurs de la grande école de danse qu'elle a intégrée aussi. Le problème de Lara est intérieur et commun à tous les adolescents : rien ne va assez vite pour elle. Son corps se métamorphose trop lentement à son gré. Les médecins, les psys, son père doivent sans cesse

la tempérer et l'empêcher de dépasser les doses autorisées par son traitement médicamenteux.

C'est cela, *Girl* : un film très précis sur l'impatience qui vient du corps. Lara regarde tous les jours si ses seins ont poussé et compte les jours qui la séparent du jour de l'opération. Elle scotche son sexe entre ses jambes avant de danser (au risque de développer une infection urinaire), image symboliquement très forte. La vie de Lara est très rude, et **Lukas Dhont** la filme sans vulgarité, sans provocation.

Si famille et institution sont de son côté, Lara doit à un moment subir une scène d'humiliation de la part de ses "amies" danseuses qui veulent voir ce qu'elle a entre les jambes. On trouvait déjà cette sorte de fascination malsaine dans *Une femme fantastique* de Sebastián Lelio, il y a un an : alors que le transgenre, comme tout individu, souhaiterait qu'on respecte sa pudeur, les personnages veulent absolument savoir s'il a un sexe ou pas et donc le voir pour le croire, comme saint Thomas. Comme si le fait de choisir de changer de sexe autorisait les autres à violer votre intimité. Comme si, aussi, on n'avait pas le droit d'être

à la fois un homme et une femme. Le film pose toutes ces questions.

Et puis il y a les pieds. La douleur terrible, la métamorphose que Lara doit chaque jour faire subir à ses pieds (jusqu'au sang) pour apprendre à faire des pointes (normalement, les filles commencent à 12 ans) devient le reflet, la métaphore de sa souffrance de ne pas être encore dans son vrai corps. Mais là encore, Dhont évite le cliché sur le masochisme (teinté de mysticisme) des danseurs et danseuses, thème rebattu. La souffrance dans la chair de Lara est, concrètement et seulement, la condition *sine qua non* de sa métamorphose.

Girl ne serait rien sans la présence à l'écran d'un non-professionnel extraordinaire, un jeune Belge de 16 ans, Victor Polster, qui étudie la danse dans une école d'Anvers et incarne le rôle de Lara avec une maturité stupéfiante. Il est extraordinaire de présence, de nuances. On lui souhaite longue route.
Jean-Baptiste Morain

Girl de **Lukas Dhont**, avec Victor Polster, Arieh Worthalter, Valentijn Dhaenens (Bel., 2018, 1h45)

Une jeune trans rêve de devenir danseuse étoile. Un premier film saisissant et maîtrisé.



Sujet à la fois dans l'air du temps et mal connu, voire incompris : l'héroïne de *Girl* est transgenre. Si plusieurs films et séries ont abordé la question depuis quelques années, il y a autant de fictions possibles qu'il y a de personnages trans. Lara est d'emblée singulière par son extrême jeunesse (15 ans), sa beauté angélique et son rêve de devenir danseuse étoile. Mais aussi par son impatience, sa détermination, la discipline qu'elle impose à son corps. Et par le soutien sans faille de sa famille monoparentale : son père se conduit en véritable ange gardien. Il fait tout pour que son enfant, née garçon, devienne effectivement, un jour, la jeune fille qu'elle se sait être.

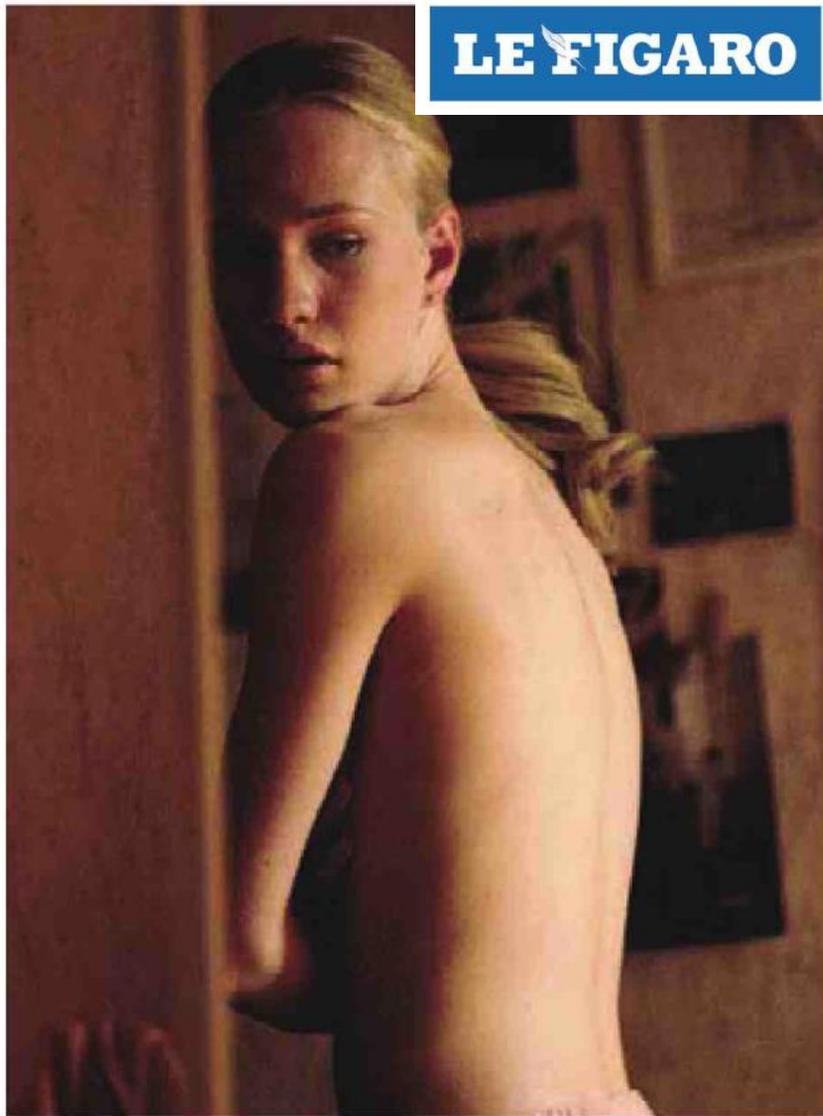
Lukas Dhont, réalisateur flamand de 27 ans, s'inspire d'une jeune ballerine à laquelle il voulait consacrer un documentaire, mais qui a préféré se raconter sans se laisser filmer. Tous les détails de cette vie-là alimentent donc le portrait de Lara, entre la chambre, lieu du face-à-face avec le miroir, la cuisine, espace des discussions familiales, et l'école de danse bruxelloise. Il y a aussi le cabinet médical, où se décident les traitements hormonaux et où l'on discute d'une éventuelle intervention chirurgicale, mais plus tard, insiste le médecin, beaucoup plus tard...

Derrière la chronique harmonieuse (pas de conflit majeur), réaliste, tout un écheveau d'inquiétudes et de souffrances affleure subtilement, au détour d'un plan. Et le plus douloureux n'est peut-être pas la cruauté incidente des condisciples de Lara, désireuses de voir son sexe de garçon caché sous du ruban adhésif. Mais plutôt la prison d'un corps subi, violemment combattu, et dont la métamorphose semble toujours différée. La maîtrise étonnante du cinéaste débutant (Caméra d'or à Cannes) ne tolère aucune scène trop longue, aucun dialogue trop explicite. D'où beaucoup de questions laissées en suspens, qui font, aussi, la beauté du film. Qu'en est-il de la mère ? Quel rôle cette absence joue-t-elle dans la trajectoire de sa fille ? Et si Lara se blesse autant à l'entraînement, la formation à la danse n'est-elle pas un substitut de la transformation tant espérée ?

Girl défend une vision très physique de l'identité sexuelle – qui n'est pas celle de tous les trans. Pour Lara l'impérieuse, tout passe par l'école de la chair. Voilà pourquoi la performance exceptionnelle de Victor Polster, danseur qui a l'âge du rôle, est si décisive. Tout le temps à l'image, aussi exposé que laconique, il offre son corps au film. Mais aussi un visage qui a tout d'une page blanche. Lara tente de faire bonne figure, en famille comme à l'extérieur. Pourtant, par ses silences, elle demeure opaque, mystérieuse, un peu comme ces héroïnes de Luis Buñuel qui fascinent, d'abord, par leur réserve et se révèlent, finalement, capables de tout. – **Louis Guichard**

| Belgique (1h45) | Scénario : L. Dhont.
Avec Victor Polster, Arieh Worthalter.

Victor Polster,
Prix d'interprétation
d'Un certain regard,
à Cannes pour
son rôle de Lara.



«GIRL», UNE ÉTOILE EST NÉE

LE PREMIER FILM
DU BELGE LUKAS DHONT
MET EN SCÈNE AVEC
PUDEUR ET INTELLIGENCE
UNE JEUNE FILLE NÉE
DANS UN CORPS
DE GARÇON QUI RÊVE
DE DEVENIR DANSEUSE.
CAMÉRA D'OR
LORS DU DERNIER
FESTIVAL DE CANNES.

Lara, 15 ans, est une fille comme les autres. Une jolie blonde qui a du mal à sortir de son lit. Une adolescente chafouine quand elle est réveillée par son petit frère Milo. Lara n'est pas tout à fait une fille comme les autres. En guise d'étirement, elle est capable de faire un grand écart. Lara rêve de devenir danseuse étoile. Sa famille a déménagé pour qu'elle intègre la meilleure école de Belgique. La mère n'existe pas. Elle est absente et n'est jamais mentionnée. Est-elle partie? Est-elle morte? Lara est la femme de la maison et son père la soutient dans tous ses combats. Professionnel et artistique. La danse est une discipline où la compétition est féroce et le corps soumis à rude épreuve. Lara mène aussi un autre combat, contre elle-même, contre son propre corps.

Lara est une fille née dans le corps d'un garçon. En plus de ses pieds qui saignent à force de pointes, sa peau la brûle quand elle retire les rubans adhésifs qu'elle colle sur son pénis. Lara suit un traitement hormonal, consulte un psychologue, en attendant l'opération chirurgicale qui transformera son pénis en vagin. Le médecin détaille l'opération. Son père (formidable Arieh Worthalter, déjà très bon dans *Razzia*, de Nabil Ayouch) encaisse sans broncher. Il est inquiet, comme tous les pères avec leur fille. Un peu plus que n'importe quel père.

BONNE DISTANCE. Lara, comme n'importe quelle fille de son âge, garde ses soucis pour elle. Elle n'est pas victime d'homophobie, ou plutôt de transphobie. Il y a bien quelques maladresses, humiliations sans penser à mal, à son égard. Un professeur fait voter à main levée ses camarades pour savoir si elles sont d'accord pour que



GIRL
Drame de Lukas Dhont
AVEC :
Victor Polster
et Arieh Worthalter...
DURÉE :
1 h 45.

Lara se change dans le vestiaire des filles. Une ballerine de sa classe à la curiosité malsaine demande à voir sa « troisième jambe ». Quand son petit frère veut vraiment la contrarier, il l'appelle Victor. Lara le fusille du

regard. Mais le véritable ennemi est ce corps rétif au changement, ces seins qui tardent à pousser. Les miroirs la désespèrent. Ses beaux et longs cheveux blonds ne suffisent pas. Embrasser son voisin de palier non plus.

Pour son premier long-métrage, Lukas Dhont, réalisateur belge de 26 ans, ne fait pas un faux pas, ne se trompe jamais. Pas une scène gratuite ou à côté de la plaque. Le regard est toujours juste, toujours à bonne distance. Même et surtout lors d'un plan séquence terrible qui glace le sang. La Caméra d'or, récompense décernée au meilleur premier film à Cannes, lui était promise dès la projection étirée par une longue standing-ovation et elle ne lui a pas échappé. Le jeune Victor Polster, élève à l'École royale de ballet d'Anvers, a reçu le Prix d'interprétation d'Un certain regard. Depuis qu'il a joué Lara, il est retourné apprendre la danse. Nul doute que le jeune homme à la beauté gracieuse foulera de nouveau les plateaux de cinéma. ■

Tu seras danseuse mon fils

CHRONIQUE Une jeune fille née dans un corps de garçon rêve d'être ballerine. Avec «*Girl*», le Belge Lukas Dhont traite avec grâce un sujet difficile.



LE CINÉMA

Éric Neuhoff

eneuhoff@lefigaro.fr

LE FIGARO

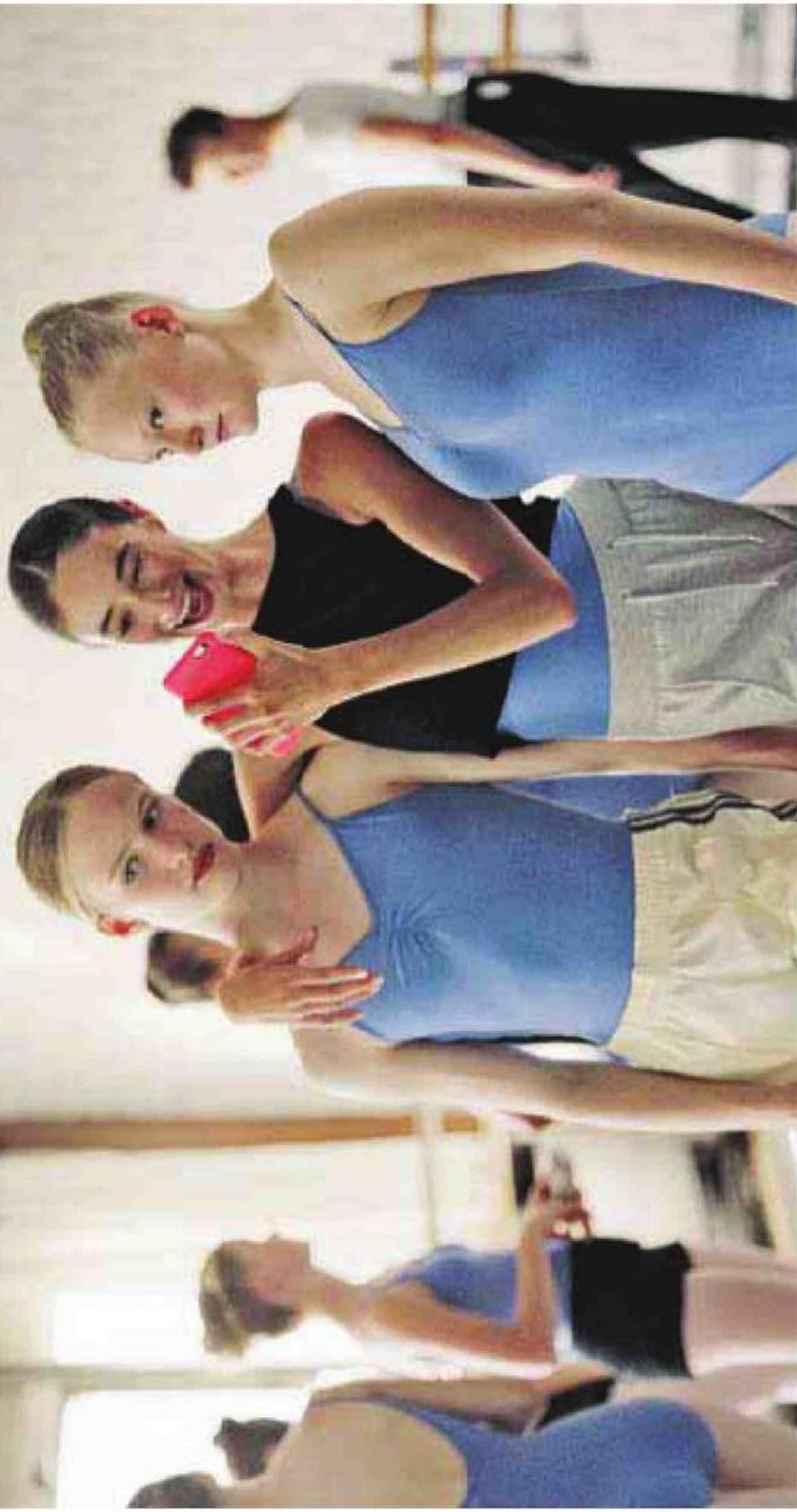
Ne l'appellez plus jamais Victor. Son corps est une prison. À l'intérieur, Lara ne demande qu'à éclore. Pourquoi est-elle née sous la forme d'un garçon ? On est très sérieux quand on a 15 ans. Personne ne lui ressemble assez pour la comprendre. Tous les adolescents en sont là. La situation est ici un peu plus compliquée. Lara ne se ressemble pas. Entre ses jambes, un lambeau de chair lui interdit d'être elle-même. Par-dessus le marché, elle voudrait devenir ballerine. Elle vit avec son père et son petit frère (la mère est étrangement absente de l'histoire). La famille a déménagé pour qu'elle puisse s'inscrire dans la meilleure école de danse de Belgique. Lara est d'une blondeur hollywoodienne. Ses camarades de classe la regardent d'un drôle d'air. Pourquoi refuse-t-elle de prendre des douches ? Lara ne dit rien. Les répétitions lui mettent les orteils en sang. Cette douleur en annonce d'autres. L'héroïne s'observe dans les miroirs, évalue les transformations que lui font subir les hormones. Cela traîne un peu à son goût. Ses seins tardent à pousser. Elle attend avec fébrilité l'opération qui résoudra définitivement l'équation.

Cruelles condisciples

Girl tient le journal d'une métamorphose. Sans voyeurisme, Lukas Dhont pé-

nètre une âme déchirée. Il montre l'impatience de son personnage, l'inquiétude des parents, les hésitations du médecin. Il sait que la jeunesse est un pari, qu'il faut miser sur un numéro plein. Lara ferme les yeux, espère la suite. L'avenir lui fonce dessus. Le psychiatre lui conseille de profiter du présent. On lui pose beaucoup trop de questions. Non, elle ignore si elle préfère au juste les hommes ou les femmes. Elle verra bien. Elle n'en est pas là. Quel boulot de dissimuler son intimité sous un body avec du sparadrap large comme un boulevard. Elle est habituée à serrer les dents. Son entourage la soutient, lui fête son anniversaire. Bien sûr, dans les vestiaires, ses condisciples la taquent, se font cruelles. On ne voit pas ça tous les jours, aussi. Va-t-elle pleurer ? Mais non, elle préfère hausser les épaules. Il y a plus important. La solitude est peut-être le prix à payer. L'incompréhension ne dure pas. Lara balance ses doutes d'un revers de main, est exaspérée quand son père lui demande comment ça va.

Le réalisateur s'interdit le pittoresque. Il filme cette chrysalide devenant papillon avec une douceur rare, quelque chose de chaud comme la lumière orange qui baigne la chambre de Lara. Une expérience avec un voisin de palier la confirmera dans sa décision. Elle en passera par des moyens extrêmes. La



Lara (Victor Polster, à gauche) lutte contre tout signe qui la désignerait comme un garçon à ses yeux et à ceux de ses camarades.

séquence saute au visage. Ce premier long-métrage éclate d'intelligence, scrute une nature injuste, marche au bord des gouffres avec une légèreté de libellule. L'infini effectue des entrechats, enfile des chaussons. L'acteur est confondant de naturel, d'orgueil blessé.

Sa performance vaut mille discours sur le genre, annule les théories balourdées, rend tangible une situation exceptionnelle. Grâce à lui, ce sujet terriblement casse-gueule semble couler de source. Un jour, Lara sera vraiment une fille. Il n'y a pas de mal à ça. ■



« **Girl** »

Drame de **Lukas Dhont**

Avec **Victor Polster**,

Arieh Worthalter

Durée 1h45

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

Elle s'appelle Lara, elle est adolescente, et elle est née garçon, tout en se sentant toujours fille. En Belgique, où elle vit, elle avance comme elle peut – avec l'aide de médecins et le soutien indéfectible d'un père aimant – dans sa transformation. Sauf que Lara veut aussi devenir danseuse étoile : là aussi, elle bé-

néficie du soutien de ses professeurs de danse et de papa, mais c'est son corps qui va petit à petit lui donner des signes d'une difficulté, voire d'une impossibilité, à devenir femme et danseuse à la fois.

UN(E) COMÉDIEN(NE) EN OR

Loïn d'un quelconque brûlot branché sur les transgenres, « Girl » met en lumière des préoccupations majeures des adolescents : l'identité sexuelle, l'identité tout court, la passion et « la relation complexe avec le corps à cette

période de la vie, ce qui est universel », explique le jeune réalisateur belge Lukas Dhont. Le cinéaste s'est donc bien gardé de mettre en scène cette incroyable histoire – inspirée de faits réels – dans « un film de niche, uniquement destiné à la communauté LGBT. Je voulais toucher tous les publics ». Pari gagné, tant « Girl » est grand public, ce qui a sans doute touché les jurés cannois qui l'ont récompensé de la Caméra d'or (meilleur premier film toutes sections confondues).

Restait à incarner Lara. Après un an

Cette « Girl » nous transcende

et demi de recherches, Lukas a déniché Victor Polster dans un cours de danse. Il livre une prestation physique, enlevée, ahurissante, saluée du premier prix d'interprétation « non genré » – ni masculin ni féminin – de l'histoire du Festival. Un prix essentiel, « qui va rester comme le plus important pour le film », souligne le cinéaste. Bien vu, le jury...

RENAUD BARONIAN

« Girl », de Lukas Dhont, avec Victor Polster, Aïch Worthalter, Oliver Bodart... 1 h 45.



DIAPHANA FILMS

Être en harmonie

CINÉMA

Girl, de Lukas Dhont, Caméra d'or à Cannes, met en scène une adolescente, élève de danse classique, en phase de transformation de garçon à fille.

Christophe Kantcheff

De bon matin, Lara, 15 ans, est réveillée par son petit frère. Premier geste accompli une fois debout : un grand écart. Tout est dans ces premières images. La signification immédiate, d'abord : Lara se destine à la danse. Le sens métaphorique, ensuite : parce que Lara, il y a peu, s'appelait Victor. Et, ici et là, les efforts douloureux.

Girl est l'histoire d'une transformation. Plus exactement, la chronique d'une mise en adéquation entre la personne que Lara se sent être et celle à quoi elle ressemble. Il n'y a pas de doute pour elle : elle est de sexe féminin. Seulement, la métamorphose lui semble trop lente. Elle a entamé une prise d'hormones. Mais l'opération lui permettant de changer d'organes sexuels ne pourra être effectuée que deux ans plus tard. Même si le psychologue qui la suit lui affirme qu'à ses yeux Lara est d'ores et déjà une fille, celle-ci n'est pas d'accord.

Lara vit avec son père, Mathias, et, donc, son frère. La petite famille a déménagé pour se rapprocher de l'école de danse classique où Lara a pu s'inscrire avec les filles. L'adolescente est accompagnée, soutenue dans sa démarche par un père aimant. Le cinéaste écarte ainsi le récit d'un combat contre la famille, qui n'est pas son sujet. Mais garde tous ceux qui l'intéressent.

Ainsi la lutte avec son propre corps. Du passage du masculin au féminin ou de la danse à haute dose, quelle est la plus grande violence que Lara se fait à elle-même ? D'un côté, elle ne se ménage pas. Par exemple, on la voit faire un trou dans le lobe de ses oreilles sans préparation, d'un geste sec, en accrochant ses boucles. De même, pour que ses organes génitaux masculins ne soient pas visibles, elle les plaque sous du sparadrap qui irrite sa peau et déclenche des infections. D'un autre côté, n'ayant pas bénéficié comme les petites filles de l'apprentissage progressif des

pointes, Lara a les pieds en sang après les répétitions. Elle souffre le martyr, pousse ses capacités de résistance à bout. « *Tu ne te facilites pas la tâche* », lui dit l'un de ses médecins. Mais on devine que, pour elle, exceller comme danseuse revient à exprimer sa féminité dans toute son harmonie et sa vigueur.

Ce à quoi doit se confronter Lara, c'est aussi les regards posés sur elle. Ses camarades ballerines savent quelle est sa particularité, mais aucune ne la considère comme un garçon. Elle est, au pire, un phénomène avec qui, lors d'une soirée, on s'amuse avec cruauté en lui demandant de montrer son sexe. En revanche, ce qui se lit sur leur visage quand Lara progresse et intègre les figures principales d'un spectacle à venir, c'est la banale jalousie que ces jeunes filles éprouvent les unes envers les autres.

Le regard des autres n'est donc pas le seul à devoir être affronté. D'autant qu'il est parfois valorisant : quand Lara s'entend

dire à l'école de son petit frère, où on ne la connaît pas, qu'elle est sa « *grande sœur* ». « *Essaie de ne pas trop te fixer sur ton apparence* », lui dit-on. Plus facile à dire qu'à faire, surtout à l'âge de Lara. Sa pleine affirmation de son identité de « *girl* » bute cependant sur le fait qu'elle n'a pas les « bons » organes génitaux. Lara se bat ainsi contre son corps, contre les autres, mais aussi contre elle-même.

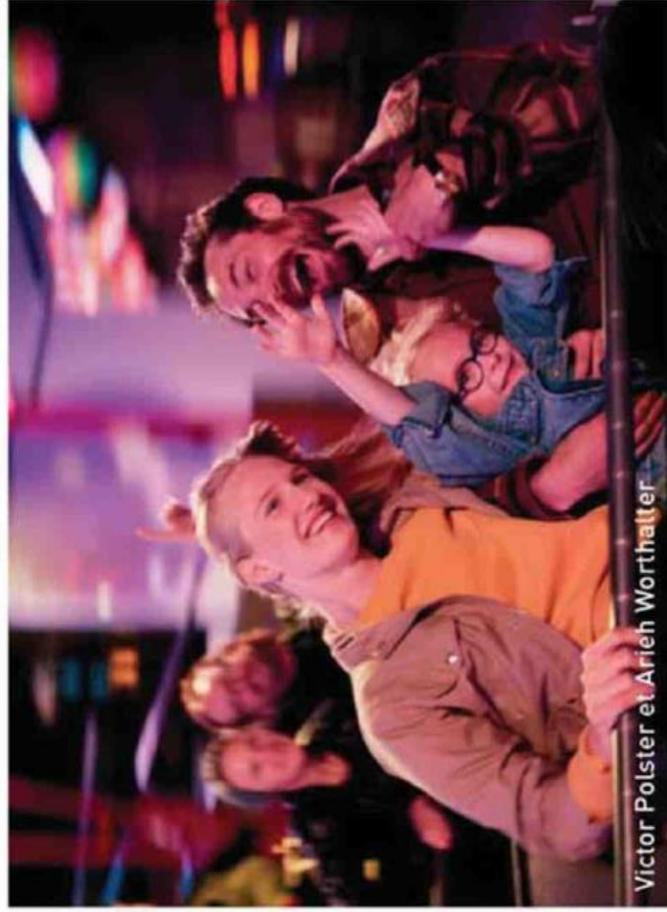
« *Je ne veux pas être un exemple, je veux juste être une fille* », répond-elle à son père quand celui-ci lui dit son admiration devant son courage. C'est l'une des plus belles réparties de ce film éminemment sensible et empathique, Caméra d'or au dernier Festival de Cannes, réalisé par un jeune homme de 26 ans, Lukas Dhont, né à Gand, dans la Flandre belge, qui ne croit pas indispensable de « *mettre en avant* » son talent pour toucher juste. Il est aidé en cela par d'excellents comédiens, en particulier Arieh Worthalter, dans ce rôle de père si touchant, et bien sûr Victor Polster, formidable Lara, jeune danseur bruxellois dont ce sont ici les débuts au cinéma. On n'oubliera pas de sitôt la subtilité de ses expressions, son port de tête et la détermination qui émane de lui. Le cinéma est parfois miraculeux. ●

CYGNE PARTICULIER | ★★★★★

GIRL

Portrait d'une ado transgenre, *Girl*, le premier long métrage de Lukas Dhont, est un film bouleversant.

Lara a 15 ans, de beaux cheveux blonds et des yeux bleus pétillants. Elle aspire à devenir danseuse et se bat pour être à la hauteur et faire virevolter un corps dont on sent bien vite qu'il souffre. À partir d'un tel sujet, le film pourrait glisser tranquillement sur les rails d'un récit adolescent comme il en existe des kyrielles. Sauf que le corps même du film semble, lui aussi, résister. La caméra colle l'héroïne de près, accompagne ses gestes et forcément dévoile un détail qui n'en est pas un. Lara a le corps d'un garçon et elle entend bien corriger cela. Avant que les hormones n'agissent, il faut faire avec et mettre un sparadrap pour cacher ce sexe d'homme qui ne lui correspond pas. Mais *Girl* n'est pas non plus le récit d'une jeune fille différente bientôt brimée par la communauté. Au contraire, le monde qui entoure Lara (père, petit frère, copines de classe, médécins...) a non seulement accepté cette « différence » mais fait avec. Certains soutiennent, d'autres restent à distance. Ce qui importe au cinéaste flamand Lukas Dhont, dont c'est le premier long métrage à seulement 25 ans, ce n'est pas tant de savoir ce qu'en pensent les



Victor Polster et Arieh Worthalter

autres que la façon dont Lara vit sa lente métamorphose, sa réappropriation physique. Le spectateur regarde cette jeune femme courageuse qui intériorise tout jusqu'à perdre haleine. *Girl* est un film fort et puissant porté par un jeune acteur (Victor Polster) d'une force et d'une présence inouïes. Ce qu'on appelle un choc. ♦ THOMAS BAUREZ

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Black Swan* (2010), *Transamerica* (2005), *Mon père, ce héros* (1991)

Pays France, Belgique • De Lukas Dhont • Avec Victor Polster, Arieh Worthalter, Nele Hardiman... • Durée 1 h 45 • Sortie 10 octobre

Les impatiences du corps

— Intelligent et délicat, ce film montre le combat d'une adolescente, née garçon, pour devenir danseuse étoile.

Girl ★★★

de Lukas Dhont

Film belge, 1 h 45

Ce fut la révélation du Festival de Cannes. À peine âgé de 27 ans, le Belge Lukas Dhont a fait sensation sur la Croisette avec ce premier film couronné par la Caméra d'or. Le portrait intimiste et bouleversant d'une adolescente de 15 ans, Lara, qui rêve de devenir une danseuse étoile alors qu'elle est née dans un corps de garçon.

À partir de cette histoire, inspirée d'un fait réel, le parti pris du réalisateur est de montrer que le principal combat de son héroïne n'est pas de devenir une fille puisqu'elle se considère déjà comme telle, mais de devenir danseuse. La question du choix n'est d'ailleurs pas abordée. Lara est une fille. Elle en a les apparences et est acceptée comme telle par sa famille et son entourage. Une opération est programmée. Son

père l'épaule dans cette démarche. Il a même accepté de déménager et de changer de travail pour qu'elle puisse intégrer l'école prestigieuse qui doit faire d'elle une ballerine.

C'est là que les difficultés surviennent, car Lara se heurte à ce corps qu'elle souhaiterait différent, et dont elle doit masquer les attributs sous le justaucorps. Ce corps qui l'oblige à se changer dans une autre pièce, à ne pas prendre sa douche dans les sanitaires collectifs et la contraint à de longues heures d'exercice et de martyre pour tenir sur des pointes. Elle en a honte et voudrait en finir une fois pour toutes, prête à brûler les étapes psychologiques et médicales qu'on lui impose.

Girl évoque avec pudeur – hormis une scène finale particulièrement dérangement – les tourments intérieurs de Lara. Un sujet difficile, peu abordé au cinéma, porté par l'interprétation saisissante de vérité de Victor Polster, lui-même élève à l'école du Royal Ballet d'Anvers, dont la performance a été récompensée à Cannes par le prix d'interprétation d'« Un certain regard ».

Céline Rouden

Une fille comme les autres

par Stéphane du Mesnildot

Lauréat de la Caméra d'or à Cannes, *Girl* a valu aussi un prix à Victor Polster pour son interprétation de Lara, une adolescente transgenre. Pour achever sa transition, Lara change d'école et commence une nouvelle vie entre les cours, les traitements, les premiers émois amoureux et le rêve qu'elle poursuit avec acharnement : devenir ballerine. Il y a ainsi trois genres qui se croisent dans *Girl* : un teen-movie classique, où une adolescente cherche sa place dans le monde, un film d'apprentissage, ici de la danse classique, et un film de transition suivant l'évolution de l'héroïne vers sa véritable identité.

Le corps en transition, adolescent ou très jeune, a trouvé ces dernières années une visibilité accrue autant en fiction (*The Danish Girl* de Tom Hooper, ou dernièrement *Il ou elle* d'Anahita Ghazvinizadeh) qu'en documentaire (*Coby* de Christian Sonderegger). Si on devait retracer la généalogie de ce courant contemporain, ce serait dans la prise de parole des personnes trans sur YouTube et ailleurs, réalisant des journaux vidéos « extimes », documentant leur transition et ouvrant des espaces de dialogue. En confiant à leur sujet une caméra vidéo dans *Finding Phong* (sorti en février dernier), Tran Phuog Thao et Swann Dubus prenaient acte de cette transition par l'image. Lukas Dhont quant à lui rompt avec ces productions, refusant un traitement souvent larmoyant et *feel good*. On ne verra pas Laura surfer sur Internet ou appartenir à une quelconque communauté. Bien que soutenue par son père, qui l'élève seul, elle est une âme solitaire qui dans sa chambre observe son corps dans un miroir, impatiente devant la lenteur de sa métamorphose. Il y a chez elle un sens du secret qui s'oppose à toute exhibition ou médiatisation. Les références du film ne viennent donc pas de figures pop contemporaines ou *queer* mais des beautés éternelles de la peinture flamande : l'adolescente de Petrus Christus et bien sûr *La jeune fille à la perle*. Le bandeau bleu de

Vermeer devient le justaucorps de danseuse de Lara, et les deux modèles partagent le même regard et les mêmes lèvres carmin.

Cette intemporalité indique que si son corps est en devenir, Lara est déjà Lara, une fille comme les autres. Lukas Dhont refuse toute essentialisation : sa solitude rebelle n'appartient qu'à elle et non à sa condition transgenre, mot qui n'est d'ailleurs jamais prononcé. Lara n'est en rien suicidaire mais fougueuse, hypersensible et un peu tête brûlée. Elle est surtout en quête d'expériences à vivre tout de suite, elle se lance à corps perdu dans la salle de danse, un peu comme Ellen Page sur la piste de Roller Derby dans *Bliss* de Drew Barrymore (2009). Le jeune cinéaste belge quitte la mise en scène parfois un peu trop retenue de la chronique adolescente pour suivre son héroïne comme sur un champ de bataille, saisissant la dureté de l'impact des pointes sur le sol, mais aussi ce qui relève d'une lutte du corps avec lui-même.

Lara est un personnage de fiction et *Girl* n'est pas un docu-drama. L'acteur, enfoui dans le personnage, apparaît subrepticement, comme un lapsus, lorsque le petit frère appelle Lara de son nom de garçon : Victor. Une façon subtile, par un léger accroc, de faire voir l'acteur sous le

corps de fiction. Dans les scènes de danse, chorégraphiées par Sidi Larbi Cherkaoui, le personnage est totalement pris en charge par Victor Polster, lui-même danseur. Mais plus profondément, ce qui se noue ici est un lien entre Lara et le spectateur dépassant la simple empathie. La fascination et la curiosité naturelle pour ce corps indécidable laisse place au plaisir de la danse et d'une figure conquérant l'espace en tournoyant. Mais si Lara est talentueuse et persévérante, sa pratique a aussi son revers : l'art qui la libère risque aussi d'entraver sa transition. La dualité ne réside pas seulement entre le masculin et le féminin puisque Lara est extrêmement assurée de sa vraie identité, mais entre le corps de la fille en devenir et celui de la danseuse. C'est ainsi un corps épuisé, vampirisé par son art, qui à la fin des cours dévoile des pieds meurtris. Lara regarde ses camarades, jolies ballerines pleines de rondeur qui s'amuse avec leur féminité, mimant les ondulations du twerk. En comparaison son corps, bien que féminin, est long, sec et dur. Comment franchira-t-elle cette ligne ? Par quelle impulsion irréversible ? En posant ces questions, *Girl* dialogue avec tous les adolescents et leur désir incandescent, forcément dangereux, de plier le monde à leur idéal. ■

GIRL

Belgique, 2018

Réalisation : Lukas Dhont

Scénario : Lukas Dhont, Angelo Tijssens

Image : Frank van den Eeden

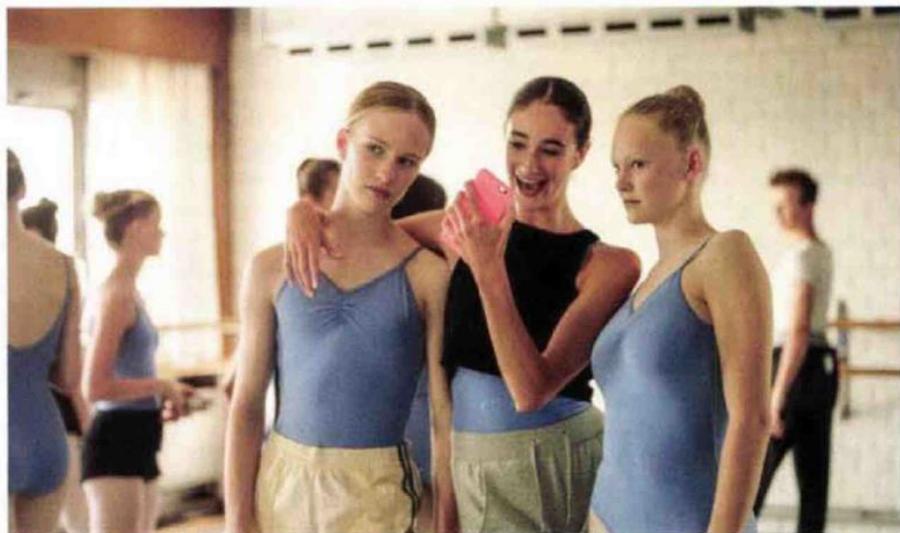
Interprétation : Victor Polster, Arie Walthalter, Katerijne Damen

Producteur : Dirk Impens

Distribution : Diaphana

Durée : 1h45

Sortie : 10 octobre



À intervalles plus ou moins espacés, la chambre d'écho du festival de Cannes permet l'éclosion, aussi soudaine qu'inattendue, de talents à la précocité spectaculaire. Le cru 2018 fut l'une de ces éditions charnières, avec la sélection de Girl, saisissant premier long métrage d'un jeune cinéaste flamand, dont le nom s'échangea sur la Croisette dès les lumières rallumées pour être connu de tous les festivaliers le soir du palmarès : Lukas Dhont, 27 ans, lauréat de la Caméra d'or. Si le thème abordé de la transsexualité et la richesse plastique foisonnante de ce coup de maître ont poussé certains à comparer le nouveau venu à Xavier Dolan, autre enfant prodige du festival, Lukas Dhont ne saurait être réduit à cette parenté, comme le démontre notre passionnante rencontre avec ce représentant d'un renouveau du cinéma belge, qui débute aujourd'hui sa carrière sous les meilleurs auspices.

Sortie le 10 octobre

Belgique (2018). 1 h 45. Réal. : Lukas Dhont. Scén. : Lukas Dhont, Angelo Tijssens. Dir. photo. : Frank Van den Ecken. Dir. art. : Philippe Bertin. Coût. : Catherine Van Bree. Chorég. : Sidi Larbi Cherkaoui. Son : Yanna Soentjens. Mont. : Alain Dessauvage. Mus. : Valentin Hadjadj. Prod. : Dirk Impens. Cies de prod. : Menuet, Frukas Productions, Topkapi Films. Dist. fr. : Diaphana.

Int. : Viřtor Polster (Lara), Arieh Worthalter (Mathias), Ořroer Bodart (Milo), Tijmen Govaerts (Lewis), Valentijn Dhaenens (Pascal).

Voir aussi n° 689-690, p. 82, Cannes 2018.

Victor Polster dans Girl de Lukas Dhont



Soi-même, et pas comme un autre

Nicolas Geneix

Elle ne veut pas apparaître comme un exemple de courage ou de ténacité, mais seulement et absolument « être une fille ». Au commencement est un prénom : Lara, qui ne se sent plus Victor depuis longtemps. Ses 15 ans amorcent l'inévitable moment de bascule, accentuent, non le rêve, mais le désir et le besoin d'un corps féminin. La médecine et la psychologie avancent des réponses, des propositions et le père de Lara l'accompagnera autant qu'il le peut. Mais c'est à elle de devenir ce qu'elle sait déjà être sans pouvoir le vivre vraiment encore.

Sa passion pour la danse classique la mène loin dans l'effort : pointes et extensions exigent beaucoup de ses muscles inhabitués. Qui se construit peut se meurtrir. Diaphane et charnelle, Lara donne souvent le change, se compose des traits qu'elle puisse accepter d'elle dans les multiples miroirs qui l'entourent. Les regards, dont la « tolérance » n'exclut ni la curiosité ni la cruauté, ne la quittent jamais, *selfies* y compris. La caméra non plus, qui l'isole au milieu des autres et croise les reflets de la danseuse dans sa pratique nécessairement réflexive. La glace intime de la chambre inflige des frustrations répétées. Celle de la salle de bains lui permet de se percer elle-même les oreilles : mais tout peut-il ainsi se changer par l'énergie décidée ?

On la voit, on peut la croire ou même la décréter jeune femme – mais demeure un organe-obstacle. Si dans la danse et dans la vie « le corps est à la fois barrière et instrument » (Jankélévitch), la lutte intérieure qu'éprouve sans cesse Lara entrave la coexistence, tandis que la chirurgie ne promet pas de séparation. Le sexe masculin s'avère pire qu'une limite, et chaque mise à nu, redoutée ou imposée, outrage le soin apporté au quotidien pour couvrir et masquer. S'il y a un peu de légèreté, et quelques sourires parfois, quelques poses de « drama queen » même chez Lara qui connaît toutes les tensions de son âge, son impatience s'avère visiblement plus existentielle qu'adolescente.

On le pressent, puis on le ressent : un être-soi aussi incomplet ne peut que compliquer puis contrarier les émois. Pas de mère à qui en parler, et un père qui ne peut tout voir ou savoir, et ne le doit d'ailleurs pas. À travers la remarquable interprétation d'Arieh Worthalter, nous devinons les épreuves passées et comprenons toute l'importance d'une présence sur laquelle compter et qui permet ses élans à une fille beaucoup plus qu'acceptée *comme elle est*. Et par conséquent seule aussi, et inventant son intimité. Un plan peu oubliable, dans *Girl*, plonge dans les yeux noirs de Lara qui s'allument d'un piqué bleu à la fin d'un moment amoureux sans issue et en direction des spectateurs



impuissants : ce qu'elle éprouve résonne dans des profondeurs que l'image sait ne pouvoir qu'approcher. Le scénario se souvient d'une histoire vécue et racontée au futur réalisateur de ce premier long métrage, mais le film se veut moins réaliste que phénoménologique : les sensations, d'abord et surtout, guident le cadrage comme le jeu d'acteur. Victor Polster, pour sa première expérience cinématographique, a dû lui aussi emmener sa plastique propre, son visage et sa voix là où son prénom devait deux fois s'effacer. Le frémissement du mot « fille », à chaque fois qu'il est prononcé, nous reste dans l'oreille. Et parler de performance ne suffit pas, tant c'est bien notre appréhension et nos représentations du genre qui sont concrètement mises en question par ce qui se joue à l'écran.

Quant à la danse, son antidualisme ne manque pas d'ambivalence. Certes, corps et esprit semblent plus que liés dans l'instant même de l'exécution, comme fusionnent mouvements et émotions, maîtrise de la fougue et expressivité intense. Mais souvent les élans de liberté correspondent à des gestes exigeants et déterminés. Stricts et conscients de ce qu'elle se propose et s'impose, les maîtres aident Lara, la corrigent avec rigueur ou délicatesse. Reste l'enfermement dans une carnation d'ivoire rougissant. Son soutien-gorge satiné ne comprime-t-il pas un peu plus une poitrine qui n'émerge toujours pas, à la ressemblance même des ballerines qui lui ceignent les pieds ? À la piscine, cependant, cette héroïne qui s'aimerait plus banale se dissimule dans la transparence azurée : exception ravie ou quintessence rythmique qui exclut brièvement toute chute ? Ce remous-là autorise le contre-courant. Un bleu plus nocturne bientôt l'enveloppera dans une répétition âpre, surtout. Entre les deux, le justaucorps, body forcément ambigu. La lumière d'une douche collective, difficile clarté. La pénombre de la chambre, comme l'attente du jour qui tarde à venir : deux ans de traitement, lui dit-on. Pendant cette mise en veille, combien



de phases à endurer, de phrases à supporter qui résonnent autrement pour qui se trouve à part : « Vis dans le présent » ; « Il y a des choses qui ne peuvent pas changer » ; « Utilisez votre tête, les filles » ; « Restez dans vos groupes. »

Dès ses courts métrages, Lukas Dhont explorait des espaces mentaux en sondant l'eau qui coule, la nuit lourde ou la peau fragile. Ainsi des enfants eseués dans le documentaire *Skin of Glass* (2012), résidant dans des bâtiments qui, la nuit, semblent des navires en mer, et tendant justement à correspondre avec un parent absent. Plusieurs instantanés de Lara en font une cousine éloignée, elle qui a pourtant près d'elle deux proches sincères, mais qui veut tout autant ouvrir des portes qu'elles trouvent fermées. *Corps perdu* suivait un jeune danseur, avec le souci des données immédiates de l'existence, mais c'est d'une anatomie recherchée avec passion qu'il s'agit désormais...

Faut-il considérer *Girl* comme une typique histoire transgenre, voire le récit d'une douloureuse métamorphose ? Ou bien plutôt un exemple particulièrement aiguisé de cette expérience peu dicible de la durée vécue dont nul ne sait toutes les difficultés à venir par-delà ou via les aspirations. Lara vit avec plus de conscience que d'autres parce qu'elle se transforme plus volontiers que beaucoup. *Queer Palm*, le film continue une action prise en cours et ne tient pas à conclure en quelque sens que ce soit. Il suit et montre un père et sa fille dépasser, quoi qu'il

arrive, ce qu'on essaie, ce qu'on subit, ce qu'on commet. Accepter et assumer la complexité sans s'en tenir aux frontières supposées. Il n'est pas anodin que l'on parle et français et néerlandais dans *Girl*, bien moins film « de danse » que du mouvant. Entre un manège forain et des fragments de ballet, l'on voit Lara s'asseoir, s'allonger, s'installer dans un lieu récemment emménagé, écho à sa personne qu'elle souhaite habiter, enfin. Impossible, toutefois, d'arrêter vraiment ce qui fait les moments et mouvements de la vie. La peur de Lara que « rien ne change » se situe au-delà des espoirs ou du découragement. Et de tendre à une nouvelle façon d'être, c'est-à-dire aussi d'avancer, de marcher. Peut-être sans « fini en arabe », pourquoi pas en plus droite ligne, en tout cas plus jamais les yeux par les autres fermés. ■

Lara, fille quoiqu'il arrive



Lukas Dhont filme une fille née garçon

S. A.

psy la suit de près et son père accompagne sa démarche avec amour depuis le début. Lara est à la vérité un petit soldat qui affronte à la fois les métamorphoses de l'adolescence et de sa transition. Sans parler de la danse qui façonne ses muscles.

Lara a une quinzaine d'années et rêve de devenir danseuse. Acceptée dans une école de ballet classique, elle connaît la douleur des pointes, les affres d'une discipline de fer où l'endurance et la volonté comptent autant sinon plus que le talent. Mais Lara est une jeune fille qui sait ce qu'elle veut. Née dans un corps de garçon, elle prend des hormones, s'apprête à être opérée.

Évidemment, elle est entourée : un

elle-même.

« Girl », qui s'inspire d'un parcours réel, a reçu une ovation au festival de Cannes où il a remporté le prix de la Caméra d'or tandis que son jeune acteur, le danseur Victor Polster, recevait le prix d'interprétation. Il incarne Lara avec une délicatesse qui n'exclut pas la force, et sa beauté, radieuse et juvénile, donne une dimension troublante à ce récit où chaque élément est la métaphore de l'ensemble.

Lara, fille quoiqu'il arrive ■

seul ennemi de Lara tient à

Authenticité, pudeur et grâce d'un « Girl » filmée par le jeune Belge Lukas Dhont

Drame. Dans son premier film « Girl », Lukas Dhont nous parle avec délicatesse de ce désir - si long à assouvir - de changer de corps.

Geneviève Cheval

Ne ratez pas Girl, petit bijou créé par Lukas Dhont qui a remporté la Caméra d'Or et la Queer Palm à Cannes. Avec délicatesse, le jeune belge suit les premiers pas de Lara dans une école de danse où elle a été admise à l'essai. Et pour cause : rien n'est simple lorsqu'on ambitionne de devenir danseuse étoile, et encore moins lorsqu'on est né garçon...

Il y a de l'admiration dans le regard que porte Lukas Dhont sur cette ado de 15 ans qui a entrepris les interminables démarches en vue d'un changement de sexe, avec l'accord de son entourage

bienveillant : « *Beaucoup de films montrent une homosexualité mal acceptée par la famille. Ça n'a pas été mon cas, je voulais en témoigner* », confie Lukas Dhont.

Pas de Girl sans Victor Polster qui a amplement mérité le Prix d'interprétation remporté à Cannes dans la section Un certain regard. Ce jeune danseur professionnel se métamorphose en un incroyable comédien : il nous laisse percevoir les souffrances physique et

psychique que traverse Lara. À travers lui, on parviendra, peut-être, à mieux comprendre le mal-être de ceux ou celles qui ne sont pas nés dans le bon corps, et leur incroyable détermination à en finir avec lui.

Emu et emballé, le spectateur éprouve autant d'admiration pour le comédien que pour Lara, bien au-delà de l'empathie qu'on ressent instantanément pour cette jeune fille sensible, sage, posée, qui souffre du regard des autres autant que du regard qu'elle porte sur son propre corps.

Geneviève Cheval

Girl

De Lukas Dhont (Belgique, 1 h 45) avec **Victor Polster, Arieh Worthalter...** ■

